

**'Amérique dans l'œuvre de Rachid Boudjedra
« les 1001 Années de la nostalgie »
et dans l'œuvre de Gabriel Garcia Marquez
« Cent ans de solitude »**

Fatma BENHAMMOUCHE
Université Oran

Abstract :

Nous essaierons dans notre intervention de saisir l'occasion qui nous est donnée pour attirer l'attention sur le fait que l'écriture Ibéroaméricaine a permis à certains écrivains Algériens de pouvoir exprimer à travers la fiction littéraire leur propre imaginaire, leur conscience collective et leur propre réalité historique. Etant donné que dans le cadre de ce colloque c'est l'Amérique qui fait l'objet du débat, nous mettrons en évidence la vision similaire qu'un écrivain Colombien (Gabriel Garcia Marquez) et qu'un écrivain Algérien peuvent avoir de l'Américain.

« Un espace culturel n'existe en effet que par l'authenticité et la vie des paroles qui le remplissent et le font être ».

Charles Bonn.

Dans cet exposé, mon intention n'est pas d'offrir une étude exhaustive de chacune de ces œuvres, ni d'en aborder la problématique¹, mais de mettre en évidence la vision similaire que chacun des auteurs, l'un Colombien, l'autre Algérien, a de l'Amérique ou de la présence de l'Américain sur son territoire.

Il nous a semblé nécessaire, avant d'aborder notre thème, de signaler que l'espace utopique² dans chacune des deux œuvres (Manama³, Macondo) est un lieu délimité dans le désert. Nous rappelons également que toute l'importance de ces deux romans⁴ réside dans la recherche d'identité et d'altérité de tout un peuple que nos deux auteurs vont projeter sur un protagoniste qui n'aura de cesse de retrouver le secret de ses origines.

Dans les deux romans, la dimension mythique et historique est soumise à un va et vient du présent au passé et s'accouple à un temps cyclique

¹ Nous ne nous proposons pas de débattre du plagia de l'œuvre de Rachid Boudjedra qui a donné lieu à toute une polémique mais de considérer ce qui relie ces deux œuvres car : « Un espace culturel n'existe en effet que par l'authenticité et la vie des paroles qui le remplissent, qui le font être » (Charles Bonn dans le Roman Maghrébin et son espace intertextuel, Revue des Langues, Juin 1994, p.17).

² Définition de Tomas Moore : « lieu qui n'existe pas ou qui ne peut pas être ».

³ Manama : nous savons que cette ville existe mais que telle que la conçoit l'auteur, elle n'est existante que par le nom et non par la conception et la structure que lui donne Rachid Boudjedra.

⁴ Pour nous éviter la répétition des œuvres et des noms d'auteurs nous signalerons les citations prises dans chacune des œuvres par « GM » lorsqu'il s'agira de l'œuvre de Gabriel Garcia Marquez et par « RB » pour celle de Rachid Boudjedra. Les citations prises dans G. M. sont traduites de l'œuvre originale en Espagnol.

et linéaire, transgressé par le mythe, la légende et les événements historiques. La réalité profonde dans chacun des villages se verra confrontée aux réalités plurielles des pays développés tels que l'Amérique.

Le chronotrope va être bousculé tant dans Macondo que dans Manama par la première pénétration Américaine qui se fait par l'irruption du cinéma. Le premier contact des villageois s'établira avec une Amérique bâtie sur la puissance et l'attraction de l'image, créant l'illusion du réel. Dans Macondo la première projection d'un film fera écrire à G. M.: « Ils (les villageois) s'indignèrent de ces images vivantes ... parce qu'un personnage mort et enterré dans un film et pour lequel ils avaient versé toutes les larmes de leur corps, réapparut vivant et converti en arabe dans le film suivant... » (p.183).

Dans Manama (R. B.): « ... Les camions et les voitures transportaient des cinéastes Américains venus pour tourner une superproduction adaptée des *Mille et une nuits*. Ils amenaient avec eux les palais de Bagdad, les houris du paradis, Saladin et sa lampe merveilleuse,... les 250 000 manuscrits Arabes éparpillés dans les bibliothèques d'Europe et d'Amérique,...l'extraordinaire Schéhérazade ! » (p.203).

Dans les deux œuvres, l'arrivée des Américains n'est autre que la métaphore du nouveau colonialisme des multinationales qui se concrétise (après le cinéma) par l'implantation d'une Compagnie Bananière dans Macondo et d'une Compagnie de cinéastes dans Manama. Ces multinationales vont se centrer autour de l'image de Mister Brown, un Mister Brown qui comme l'écrit Rachid Boudjedra « faisait et défaisait les ficelles du monde dans les coulisses de l'Histoire et les labyrinthes du sang injustement sacrifié » (p.303).

Ce nouveau colonialisme va se traduire par une déstructuration totale et violente du paysage ainsi que par une vision d'envahissement, d'espace fermé et asphyxiant, mis en évidence par nos deux auteurs.

G. M. : « Les habitants de Macondo avaient à peine commencé à se demander que diable se passait-il ? , que le village s'était déjà transformé en un campement de maisons en bois avec des toits en zinc, peuplé par des étrangers qui arrivaient du confin du monde par train, assis non seulement sur les sièges et sur les plates-formes mais aussi sur le toit des wagons. Les gringo...firent un village à part de l'autre côté

de la ligne du train...Le secteur était encerclé par un fil métallique comme un gigantesque poulailler électrifié...personne ne savait encore ce qu'ils cherchaient,... » (p. 185).

G. B.: « Manama devint méconnaissable, comme barbelée par la gigantesque machinerie qui avait été mise en place,... (p.205) . Ils démantelèrent le village, transformé en colonie Yanko-Yiddish comme s'ils allaient s'y éterniser définitivement. ...» (p.303).

La modification des éléments du paysage perpétrée par l'invasion Américaine va créer chez les habitants de Macondo et de Manama l'illusion d'une autre dimension. Ce phénomène engendré par le pouvoir des nouveaux conquérants investis d'une technologie sera perçu comme inhumain. Cette fiction illusoire sera vécue comme divine/diabolique, tenant du miracle de la magie.

G. M. : « Dotés de recours qui à une autre époque étaient réservés à la Divine Providence, ils modifièrent le régime de pluies, ils hâtèrent le cycle des récoltes et quittèrent le fleuve de son lieu d'origine pour le mettre avec ses pierres blanches et ses courants froids à l'autre extrême du village... » (p.185).

R. B.: « Permutant diaboliquement les identités des pauvres villageois...,achetant l'air qui circule dans Manama, stoppant le vent, faisant la pluie et l'arrêtant à leur guise. Bref, réalisant en une nuit ce que le gouverneur n'avait jamais pu organiser en plusieurs années d'efforts, de menaces, de guerre froide, de répression sanglante de supplications hypocrites, de hautes trahisons et de ruses inénarrables» (p.210).

La métamorphose que subira chacun des espaces va provoquer une modification psychologique des villageois envahis par les nouveautés d'une civilisation différente. Le déséquilibre va se manifester en eux par une dépossession de leurs propres repaires et l'illusion d'une autre réalité.

G. M. : « C'était comme si Dieu avait résolu de mettre à l'épreuve toute capacité d'étonnement et maintenant les habitants de Macondo dans un permanent va et vient entre la gaieté et le désenchantement, le doute et la révélation, à tel point que nul ne pouvait savoir où étaient les limites de la réalité » (p.183).

R. B. : « Fluidité du réel se mouvant comme une banquise à la dérive du monde illusoire et clignotant de panique émettrice de signaux orange et violet comme un cauchemar coupé en deux pour mieux dégager les couleurs...(p.208). Les gens ne savaient plus exactement s'ils existaient réellement ou s'ils n'étaient que des artifices amenés avec eux par les étrangers comme leur machinerie, leur attirail et leur whisky » (p.209).

Cette perte de leur propre moi se répercutera également sur celle de l'espace .

G. M. : « Tant de changements s'opérèrent en si peu de temps que huit mois plus tard, les anciens habitants de Macondo se levaient tôt le matin pour pouvoir reconnaître leur propre village » (p.186).

R. B. : « Le matin, ils eurent beau écarquiller les yeux, se pincer les uns les autres se répéter leurs noms, leurs prénoms, leurs dates de naissance et leurs professions quand ils en avaient une. Rien ! Non seulement ils ne reconnurent plus leur village, mais ils finirent par ne plus se reconnaître entre eux et par ne plus se reconnaître eux mêmes » (p.206).

Si jusqu'à maintenant nous avons considéré l'impact des Américains sur les villageois, il nous semble intéressant de souligner dans les deux romans, le regard que ces derniers portent sur ces étrangers, qui par un jeu de renvoi restent étranges, parce qu'indifférents à l'autre. Pris uniquement par l'illusion de leur ambition, de leur avidité et de leur supériorité qui sont les facettes qui correspondent à toute colonisation et/ ou invasion moderne.

G. M. : « Ce fut une invasion tant tumultueuse et intempestive que dans les premiers moments, ce fut impossible de marcher dans les rues...(p.185). Fernanda dut avaler ses scrupules et s'occuper d'eux comme s'ils étaient des rois, des invités aux habitudes les plus perverses qui crottaient avec leurs bottes le couloir, urinaient dans le jardin, étendaient leur balluchons à n'importe quel endroit pour faire la sieste et parler sans faire attention à la susceptibilité des dames ni aux minauseries des Messieurs...(p.186) ».

R. B. : « Il voyait les étrangers en short et le torse nu traverser la place aux oiseaux, rouler les épaules, s'interpeller bruyamment, s'esclaffer

entre eux, ajouter beaucoup de vent, à l'aise, sérieux, faisant comme chez eux, modulant l'espace à leur gré... » (p.209).

Cette indifférence/négation de l'Américain à l'égard de l'autre (étranger) prend racine dans un sentiment de supériorité qui explique sa prise de pouvoir du territoire de l'autre et sa certitude que seul son ordre est justifiable. Roland Barthes dans *Mythologie* nous rappelle que : « Face à l'étranger, l'ordre ne connaît que deux conduites qui sont toutes deux de mutilation : ou le reconnaître comme guignol ou le désamorcer comme pur reflet de l'Occident. De toute façon, l'essentiel est de lui ôter son Histoire »⁵. C'est aussi, ce que nous suggère R. B. lorsqu'il écrit ironiquement : « Ils étaient venus pour tourner les *Mille et une Nuits*...pour prouver à la face du monde...que la Civilisation Musulmane appartient au patrimoine universel et fait partie des acquis réels de l'Humanité ». (p.303)

Pourtant la présence de ces étrangers ne sera que temporaire car, dans les deux oeuvres, un élément prophétique obligera les Américains à partir, à fuir ce lieu qu'ils avaient envahi, laissant sur leur passage les traces d'une société superficielle et destructrice pour l'autre.

G. M. : « Macondo était en ruine. Dans les marécages des rues il restait des meubles dépecés, des squelettes d'animaux couverts d'iris colorés, derniers souvenirs des hordes d'aventuriers qui furent Macondo aussi fous que lorsqu'ils y étaient arrivés...Les survivants de la catastrophe, les mêmes qui avaient toujours vécu à Macondo avant qu'elle ne soit secouée par l'ouragan de la Compagnie bananière, étaient assis au milieu de la rue se réjouissant des premier rayon de soleil...Ils paraissaient satisfaits d'avoir récupéré leur village natal » (p. 265-266).

R. B. : « Seuls les décors de cinéma abandonnés là par leurs propriétaires attestaient qu'un jour il y avait eu une guérilla contre un gouverneur despotique et une résistance passive contre une bande de mâcheurs de gomme qui espéraient tourner les Mille et une nuits en fabriquant l'histoire...La paix était revenue et l'on respirait un air de liberté dont on avait perdu l'odeur depuis si longtemps » (p.323).

Dans les deux romans, ces deux lieux utopiques seront aussi amenés à disparaître selon la prédiction d'une prophétie, renforçant l'idée « qu'un

⁵ Roland BARTHES, *Mythologies*, Edition du Seuil, Paris, 1957, p. 165.

ieu n'existe que dans l'instant même de sa disparition, qu' il n'est que par sa perte »⁶.

Nous concluons en rappelant que notre propos était de mettre en évidence l'image de l'Américain à travers deux oeuvres qui nous dévoilent deux espaces colonisables et deux regards similaires de part leur histoire et leur réalité. Nous soulignerons également que tant l'auteur Algérien que Colombien ont mis en évidence une question que nous pouvons nous poser et qui s'est déjà posée durant le colloque : Qu'est-ce que l'Amérique ?, ce n'est pas seulement les Etats-Unis ? Serait-ce un Continent qui, n'ayant pas d'Histoire détient potentiellement toute l'Histoire Universelle qu'il lui reste à écrire comme l'a suggéré Rachid Boudjedra !

⁶ Charles BONN, op. Cit., p.20.